

# À Pâques

Frère Jacques, frère Jacques,  
Réveille-toi de ton sommeil d'hiver  
Les fins taillis sont déjà verts  
Et nous voici au temps de Pâques,  
Frère Jacques.

Au coin du bois morne et blêmi  
Où ton grand corps s'est endormi  
Depuis l'automne,  
L'aveugle et vacillant brouillard,  
Sur les grand-routes du hasard,  
S'est promené, longtemps, par les champs monotones ;  
Et les chênes aux rameaux noirs  
Tordus de vent farouche  
Ont laissé choir,  
De soir en soir,  
Leur feuillage d'or mort sur les bords de ta couche.

Frère Jacques,  
Il a neigé durant des mois  
Et sur tes mains, et sur tes doigts  
Pleins de gerçures ;  
Il a neigé, il a givré,  
Sur ton chef pâle et tonsuré  
Et dans les plis décolorés  
De ta robe de bure.

La torpide saison est comme entrée en toi  
Avec son deuil et son effroi,  
Et sa bise sournoise et son gel volontaire ;  
Et telle est la lourdeur de ton vieux front lassé  
Et l'immobilité de tes deux bras croisés,  
Qu'on les dirait d'un mort qui repose sous terre.

Frère Jacques,  
Hier au matin, malgré le froid,  
Deux jonquilles, trois anémones  
Ont soulevé leurs pétales roses ou jaunes  
Vers toi,  
Et la mésange à tête blanche,  
Fragile et preste, a sautillé  
Sur la branche de cornouiller  
Qui vers ton large lit de feuillages mouillés  
Se penche.

Et tu dors, et tu dors toujours,  
Au coin du bois profond et sourd,  
Bien que s'en viennent les abeilles  
Bourdonner jusqu'au soir à tes closes oreilles  
Et que l'on voie en tourbillons  
Rôder sur ta barbe rigide  
Un couple clair et rapide  
De papillons.

Pourtant, voici qu'à travers ton somme  
Tu as surpris, dès l'aube, s'en aller

Le cortège bariolé  
Des cent cloches qui vont à Rome ;  
Et, leurs clochers restant  
Muets et hésitants  
Durant ces trois longs jours et d'angoisse et d'absence,  
Tu t'éveilles en écoutant  
Régner de l'un à l'autre bout des champs  
Le silence.

Et secouant alors  
De ton pesant manteau que les ronces festonnent  
Les glaçons de l'hiver et les brumes d'automne,  
Frère Jacques, tu sonnes  
D'un bras si rude et fort  
Que tout se hâte aux prés et s'enfieuvre aux collines  
A l'appel clair de tes matines.

Et du bout d'un verger le coucou te répond ;  
Et l'insecte reluit de broussaille en broussaille ;  
Et les sèves sous terre immensément tressaillent ;  
Et les frondaisons d'or se propagent et font  
Que leur ombre s'incline aux vieux murs des chaumières ;  
Et le travail surgit innombrable et puissant ;  
Et le vent semble fait de mouvante lumière  
Pour frôler le bouton d'une rose trémière  
Et le front hérissé d'un pâle épi naissant.

Frère Jacques, frère Jacques  
Combien la vie entière à confiance en toi ;  
Et comme l'oiseau chante au faîte de mon toit ;

Frère Jacques, frère Jacques,  
Rude et vaillant carillonneur de Pâques.

Émile Verhaeren (1855–1916)